

Quelques particularités du texte grec court du livre de Job

Communication du vendredi 27 mai 2016,

lors de la réunion des collaborateurs de la Bible d'Alexandrie, Paris.

1

Le livre de Job tel qu'il nous a été transmis en hébreu est affecté de nombreuses indéterminations (cf. *Annuaire EPHE-SR* 122 [2013-14], p. 153-154), dont la question des citations non-marquées : il y a dans ce livre un certain nombre d'énoncés qui sont prononcés par tel ou tel personnage au style direct, mais qui sont considérés par les commentateurs comme les citations de la parole d'un autre personnage, alors que pourtant ces énoncés ne sont pas introduits par un verbe de parole (*'āmar*). Par exemple, dans les dernières paroles que prononce Job (42:2-6) avant la reprise de la narration (42:7-17), le verset 4 est considéré par certains critiques comme la citation d'une parole de Dieu, alors que selon d'autres, cela est bien une parole de Job. Aussi les traducteurs ajoutent-ils soit « disais-tu » soit « disais-je », incises absentes du texte massorétique. En 42:4 nous lisons, dans la traduction du rabbinat français (1899), « Écoute donc [ajoutais-tu], c'est moi qui parlerai ; / je vais t'interroger et tu m'instruiras » ; et, dans la trad. de D. Barthélemy (TOB 2010³), « Écoute-moi », disais-je, « à moi la parole, / Je vais t'interroger et tu m'instruiras ». Dans la TOB 1975¹, une note de bas de page à propos de « disais-je » précise « Sous-entendu dans l'hébr. ».

Ces quelques lieux indéterminés (cf. aussi 4:17, 22:2, 42:3, je ne cherche pas aujourd'hui à être exhaustif), selon la façon dont ils sont interprétés, génèrent des bifurcations de sens importantes, qui touchent à l'interprétation du livre dans son ensemble. Si je m'attarde dans un premier temps sur le TM, c'est qu'il est difficile d'évaluer les particularités du texte grec court sans avoir à l'esprit, pour autant que cela soit possible, le palimpseste des différentes interprétations du texte hébreu transmis. Mais qu'est-ce qui permet de rapprocher ce verset 4 d'une parole de Dieu ou d'une parole de Job ? Ce sont les mots *'eš 'ālākā* et *wəhōdī 'ēnī*, du deuxième élément métrique du TM que l'on retrouve soit en 38:3 // 40:7 où Dieu s'adresse à Job (*wə 'eš 'ālākā wəhōdī 'ēnī* « Je vais t'interroger et tu me répondras »), soit en 10:2 (*hōdī 'ēnī*) où Job s'adresse à Dieu (*hōdī 'ēnī 'al mah-tarībēnī* « fais-moi connaître au sujet de quoi tu débats avec moi »). Le terme commun de ces versets est le hif'il de *yāda'*. En outre, Yosef Kara, qui défend la seconde interprétation, la fonde en rapprochant le premier élément métrique de ce verset 4 (*šama' -nā wə 'ānōkī 'ādabbēr* « écoute et moi je parlerai ») de 13:22, où Job s'adresse à Dieu : *ūqarā' wə 'ānōkī 'e 'ēnēh* « appelle, et moi je répliquerai ». Le verset qui suit, 13:23, contient le même motif et le même hif'il de *yāda'* que 10:2 : *piš 'ī wəhaṭṭā 'ī hōdī 'ēnī* « ma révolte et ma faute, fais-les-moi connaître ».

2

La traduction grecque de ce verset 4 du chap. 42 est la suivante : ἄκουσον δέ μου, κύριε, ἵνα καὶ γὼ λαλήσω / ἐρωτήσω δέ σε, σὺ δέ με δίδαξον « Écoute-moi, Seigneur, afin que moi aussi je parle : / je T'interrogerai, et Toi instruis-moi. »

À la lumière des différentes interprétations de l'hébreu, le *plus* du texte grec, le vocatif κύριε, loin d'être une fantaisie de traducteur — la fantaisie d'un traducteur dont on retient volontiers qu'il est généralement paraphrastique — souligne l'adresse de Job à Dieu. La traduction du hif'il de *yāda'* par δίδαξον confirme que le traducteur s'inscrit dans la tradition qui attribue cet énoncé à Job : quand le hif'il de *yāda'* se trouve dans une parole de Dieu adressée à Job (38:3 // 40:7), la traduction présente ἀποκρίθητι ou ἀπόκριναι (remarquons la *variatio sermonis* caractéristique de notre auteur) ; en revanche quand cette même forme verbale se trouve dans une parole de Job adressée à Dieu — en 10:2 qui est invoqué par Yosef Kara pour établir son rapprochement,

mais aussi en 13:23, dont le motif est le même que celui de 10:2 — la traduction présente le verbe διδάσκω, respectivement δίδασκε et δίδαζον à rapprocher de δίδαζον dans le verset 4 du chap. 42.

Ainsi n'est-il pas possible d'affirmer que cette traduction est le fait d'un homme distrait : il n'a pas traduit mécaniquement le hi'fil de *yāda* , mais a choisi très précisément le verbe en fonction du contexte ; et tout comme les traducteurs modernes, il a souligné par un *plus* sa compréhension du texte. Il faut ajouter que la traduction du verset 4 indique au lecteur moderne que la forme textuelle du grec en 10:2, 13:23, 38:3, 40:7, 42:4, par sa cohérence, relève bien du même traducteur ; cette indication, aussi particulière soit-elle, ajoutée à d'autres similaires, compte lorsqu'on cherche à délimiter le Grec ancien de *Job* en isolant dans le texte court les leçons qui n'en font pas partie. Par exemple, ἵνα μακροθυμήσω en 7:16 et οὐ πτοηθήσῃ en 11:16b, qui — bien qu'elles ne soient pas attribuées à Théodotion, Aquila ou Symmaque — sont très probablement des variantes récentes, insérées dans le texte dit court. Il faut rappeler la nécessité de distinguer 1. le texte long de *Job* transmis par la tradition manuscrite grecque et comprenant les stiques attribués à Théodotion (ce sont les lemmes de A. Rahlfs et de J. Ziegler, qui comportent quelques différences), 2. le texte court qui est pragmatiquement le texte long auquel on a ôté les stiques théodotioniques (un texte non critique) et enfin 3. le Grec ancien (*sive* la Septante ancienne), un texte critique reconstruit.

Les caractéristiques de la traduction ancienne ne se réduisent pas à ce qui vient d'être décrit en 42:4. Dans le verset 6 de ce même chap. 42 (*'al-kēn 'em 'as wānīhamtī / 'al- 'āpār wā 'ēper* « c'est pourquoi je [me] rejette et [me] désavoue / sur la poussière et la cendre » ou bien « c'est pourquoi je rejette et désavoue [ce que j'ai dit] » / sur la poussière et la cendre) l'idée de « regretter » (TOB « désavouer ») que véhicule **nāham* est absente en grec (διὸ ἐφάυλισα ἑμαυτὸν καὶ ἐτάκην) ; mais est également absente l'idée qui se superpose à cette signification dans le verbe **nāham*, celle de « se consoler », de « faire son deuil » — écho à 2:11, où les amis de Job viennent pour le consoler *ūlānahāmō*. En revanche, le grec développe en une traduction dédoublée *les deux significations possibles* de *mā'as* : soit *mā'as* « rejeter », « mépriser, dédaigner », TOB « avoir en horreur », que rend le grec ἐφάυλισα ἑμαυτόν « s'estimer sans valeur, se mépriser », soit *mā'as* doublet de *māsas* « fondre » que rend le grec ἐτάκην (cf. en Jb 7:5 τήκω) litt. « fondre, se liquéfier », d'où le sens figuré « se défaire dans sa substance », « dépérir », « se consumer » : « C'est pourquoi je m'estime sans valeur et me consume ». Je traduis les aoristes par des présents¹. Enfin, notons, dans le stique *b* (ἦγημαι δὲ ἑμαυτὸν γῆν καὶ σποδόν « je me considère terre et cendre »), l'élément interprétatif ἦγημαι ἑμαυτόν qui comprend l'hébreu non pas dans un sens concret (Je suis sur la poussière et la cendre — conformément à Jb 2:8), mais dans un sens figuré : je suis poussière et cendre (c'est précisément ce que dit Abraham à Dieu en Gn 18:27). Le verset 6 en grec fait porter l'accent sur l'humilité de Job, triplement marquée par la redondance des croisements de sens des trois verbes, alors que le TM véhicule plutôt, outre l'idée de distanciation avec soi-même (*mā'as*) ou d'humilité (*māsas*), l'idée de regret-rétractation et de deuil (**nāham*). On peut dire que l'interprétation grecque reste dans le cadre des sens possibles de l'hébreu transmis, mais pourquoi le traducteur n'a-t-il pas traduit *wānīhamtī*, alors que ce mot, loin d'être un hapax, n'avait rien d'insurmontable ?

Dans les dernières paroles que prononce Job (42:2-6), le verset 3 présente un troisième type de phénomène, que je signale sans le développer, car il nécessiterait un exposé circonstancié. L'énoncé φειδόμενος δὲ ῥημάτων καὶ σὲ οἶται κρύπτειν ; « en gardant ses mots, pense-t-il te les cacher ? » (// 38:2 συνέχων δὲ ῥήματα ἐν καρδίᾳ, ἐμὲ δὲ οἶται κρύπτειν ; « en contenant ses mots dans son cœur, pense-t-il me les cacher ? ») n'est pas tant une traduction qu'un élément interprétatif de *bālī-dā'at* « sans connaissance » (un article de Karl V. Kutz 2005, p. 345-355, aborde cette question, j'y reviendrai).

¹ Sur l'aoriste métaptotique se référant au présent (dit par certains « cri du cœur »), voir J. Humbert 1972, § 246, p. 144-45 et Y. Duhoux 2000, § 343, p. 393-95.

3

Les chap. 32 à 37 qui constituent les discours d'Élihou — et qui ont fait l'objet de mes conférences à l'ÉPHE ces deux dernières années (cf. *Annuaire EPHE-SR* 123 [2014-15], p. 183-189, sous presse) — posent des problèmes d'interprétation comme le reste du livre de Job ; cependant, en tant que texte second — ce qui en fait une sorte de commentaire du reste du livre — il donne des indications de lecture, à commencer par les citations qu'il renferme. Ainsi nous apporte-t-il, à propos des citations non marquées, des indications à considérer, dont je ne donnerai qu'un seul exemple, dans une brève description.

En 34:9 et 35:3, Élihou affirme citer Job, une première fois en s'adressant à des sages anonymes (*kī- 'āmar*), la seconde fois en s'adressant à Job (*kī-ṭō 'mar*) ; or la teneur de la citation (l'homme ne gagne rien à se plaire en Dieu, *ou bien* à se conformer aux lois de Dieu), exprimée notamment par le verbe *sākan*, renvoie à 22:2, le début du troisième discours d'Élihou. Tur-Sinai 1957, *ad* 22:2, p. 336-7 — qui est conséquent et qui s'appuie sur un ensemble d'autres indices — considère que ce verset et les suivants, bien que prononcés par Élifaz, constituent une citation des propos de Job ; mais la majorité des critiques et traducteurs attribuent ces versets à Élifaz. Il faut dire qu'un courant important de la réception du livre de Job a une vision négative d'Élihou, qui les empêche de prendre au sérieux ce qu'il dit ; il est étonnant de constater que ce courant remonte à l'Antiquité — avec notamment le *Testament de Job* où Élihou est dit inspiré par Satan (§ 41-43, *Écrits intertestamentaire*, Pléiade, p. 1637-40) — pour arriver jusqu'au XX^e siècle avec, par exemple, D. Barthélemy, qui écrit dans la TOB 1975¹, *ad* 34:9, n. 1 : « La hargne d'Élihou attribuée à Job celles des affirmations d'Élifaz (22,2) qui l'ont scandalisé ! » ; le même auteur, *ibid.*, *ad* 35:2, n. o, écrit : « Élihou attribue à Job les intentions que dénonce le spectre cité par Élifaz en 4,17 ». À l'inverse un auteur comme Maïmonide affirme qu'Élihou est réputé supérieur aux trois autres interlocuteurs de Job (*Guide des Égarés*, III, 23, Paris, 1979, p. 489 [éd. orig. 1856]). Je n'arrive pas à croire qu'Élihou puisse être *un sage trompeur*, pour reprendre le titre d'un livre récent de Jean-Claude Milner.

Ainsi se dessinent trois angles d'étude possibles des discours d'Élihou : il s'agit d'abord de comparer les deux versions de ces discours, celle de langue grecque et celle transmise par la tradition massorétique, pour évaluer leurs différences d'interprétation du reste du livre, s'il y en a ; il faut en même temps situer le texte grec dans l'histoire de la réception du personnage d'Élihou ; il s'agit enfin de mettre à l'épreuve la cohérence du texte grec court dans la deuxième moitié du livre, où se trouve le plus grand nombre de versets théodotioniques.